

Conférences (qui auraient du être données à La Roche du Theil les 17-18 septembre 2022)

Relecture par P. Max de Guibert

«Prier avec S. Bernard»

I - Introduction du Vendredi soir : « Quel est cet homme ? »

‘Un des quatre Fondateurs de Cîteaux‘ (selon l’indication du ‘Programme Spirituel’ d’année ?)

Pas exactement. Il y eut 3 Fondateurs de Cîteaux : en 1098, Robert, Abbé bénédictin de Molesme, fut le fédérateur d’un désir de réforme du vécu monastique sous la Règle de S. Benoît, avec quelques uns de ses frères moines : Albéric et Etienne Harding, en particulier. Dans l’obéissance, et l’autorisation du Légat du Pape, ils obtinrent gain de cause. Mais Robert dû rentrer à Molesme (après un an de supériorat) Albéric lui succède, choisi par ses frères (1099-1111) ; puis Etienne Harding (1112-1134).

Bernard ‘de Fontaines (Fontaine les Dijon’, à 20 km de Dijon, Côte d’or) sera accueilli à Cîteaux (cistel : le roseau) par Etienne en 1112 avec 20 autres parents et amis.

Dès 1115, Bernard, après un an seulement de profession monastique fut choisi pour aller, avec 11 autres moines, fonder Clairvaux (Aube), il y mourra en 1163

« Quel est cet homme ? »

Son père Tescelin était un ‘chevalier’, de la petite noblesse, vassal du Duc de Bourgogne. Sa mère, Aleth de Montbar, eut 6 autres enfants.

« Bernard est moins édifiant que nourrissant ; et lorsqu’il est édifiant, c’est encore pour nous nourrir avec plus de charmes » (Dom Jean Leclercq).

On disait de Jérôme (+420) exégète et traducteur, qu’« **Il priait en écrivant** » ; j’essaierai, après un grand investissement de réflexion sur l’œuvre de S. Bernard, de vous en persuader.

Sa prière, c’est la prière de l’Eglise (la ‘liturgie des Heures’ : l’office divin est chanté ou récité 7 fois par jour : cf. Ps 118, 164 «Sept fois chaque jour je te loue pour tes justes décisions ; grande est la paix de qui aime ta loi, jamais il ne trébuche ; Seigneur j’attends de toi le salut : j’accomplis tes volontés... cf. Ps 118, 62 : « Au milieu de la nuit, je me lève et te rends grâce, pour tes justes décisions...

Bernard dictait ses écrits : 550 Lettres, des Traités échelonnés au cours de sa vie... En témoignent ses secrétaires, (Nicolas de Clairvaux, Geoffroy d'Auxerre...)

Les titres donnés à Bernard sont intéressants pour le connaître : (voir p. 1 du Dossier)

Un exemple de marquetterie de références bibliques : SCt 83, 1

Bernard a mérité l'appellation publique de l'Eglise par le titre de « Docteur » de l'Eglise. Mais, comme l'écrivait Geoffroy d'Auxerre, auteur, après Guillaume de S. Thierry et d'Arnaud de Bonneval de la première vie de S. Bernard : « « L'humilité de cœur l'emportait en lui sur l'élévation des titres » (P. V. III, 22).

Un autre exemple de 'marquetterie biblique pourrait confirmer le fait : « Louanges de la Vierge Mère, Troisième Homélie, Ed. Albert Béguin, pp. 929-942.

A - Deux exemples de 'marquetterie' de références bibliques :

1) SCt 83,1

« Nous avons fait voir que toute âme – même chargée de péchés (2 Tm 3, 16), enveloppée de vices, captive de plaisirs, prisonnière en son exil, incarcérée dans son corps, enlisée dans la boue, plongée dans la vase (Ps 68, 3), attachée à ses membres, clouée à ses soucis, accablée d'affaires (cf. 1 Th 4n 11), paralysée par ses craintes, égarée sur une fausse route, rongée d'inquiétudes (cf. Ps 54, 23 ; 1 Pi 5, 8), agitée par les soupçons ; enfin étrangère en pays ennemi (Ex, 22 ; Ba 3, 10), selon la parole du Prophète, « souillée avec les morts, comptée parmi ceux qui sont en enfers (Ba 3, 11) – toute âme, dis-je, même ainsi damnée et désespérée, peut cependant trouver en elle-même non seulement se quoi respirer dans l'espérance du pardon et de la miséricorde, mais encore d'aspirer avec audace aux noces du Verbe (Ep 5 ; Jn 2 ; Col 1-2 ; Ph 3, 7, 11), de conclure sans peur un traité d'alliance avec Dieu, de porter sans crainte avec le Roi- des anges « le joug suave de l'amour (cf. T 11, 30). Quelles audaces ne pourrait-elle pas se permettre tranquillement envers celui dont elle se voit l'image glorieuse, dont elle se sait porter noblement la ressemblance ? Oui, que craindrait-elle de la divine majesté, elle qui tire sa confiance de son origine ? Il suffit qu'elle s'applique à conserver la noblesse de sa nature par la probité de sa vie » (§ 1)

Et Bernard de poursuivre :

« Pourquoi notre zèle (*industria*) dormirait-il », se demande Bernard, puisqu'un grand don de la nature habite en nous ? Ce serait faire injure au Créateur que de ne pas mettre en œuvre ce don de nature. L'empreinte du Verbe nous engage à demeurer avec le Verbe, ou à lui revenir si l'âme s'en est écartée, « par la dépravation de sa vie et de ses mœurs » qui la rend dissemblable à elle – même. Néanmoins, cette dissemblance n'abolit pas la nature, mais la corrompt.

Le retour de l'âme, c'est la conversion au Verbe (Ct 7, 10), pour qu'il la réforme et la conforme à Lui-même, c'est-à-dire « en l'amour » (cf ; Ep 5, 1-2). Une telle conformité marie l'âme au Verbe. Semblable à Lui par nature, elle se rend aussi semblable à lui par la volonté, « en l'aimant comme Il l'aime ».

Par l'intelligence de l'amour, elle parviendra à la perfection (Guillaume de S Thierry dire, « par le sens de l'amour illuminé » (Lettre d'or, §§ 259-263). Ce contrat d'amour est une étreinte : « Ils sont Epoux et épouse ».

2) Homélie sur le « Missus est » (Lc 1, 26-56)

Un exemple d'emploi concentré du vocabulaire biblique, en Homélie II, 9 :

« Je reviens à la conception et à la naissance virginale : peut-être vais-je retrouver, parmi les nombreuses merveilles qu'y découvre un examen attentif, ce fait inouï dont parle le Prophète (Ex., Nb., Is 11 ; Ex 17,6 ; Pr 31 , Je 31, 22 : «'Une femme environnera un homme. Quel femme ?, quel homme ?). J'y discerne en effet, une courte longueur, une largeur rétrécie, une hauteur abaissée, une profondeur aplanie ; j'y vois une lumière qui ne luit pas, une parole muette, une eau assoiffée, un pain affamé (Mt 12, 33 ; Mt 5, 14-16)... Si vous n' y prenez bien garde, vous découvrirez là une puissance gouvernée (le Fils soumis au Père...), une sagesse qu'il faut instruire, une force qui a besoin d'appui : en un mot, un Dieu à la mamelle et qui nourrit les anges, un enfant vagissant qui console les malheureux (Mt 13, 54). La joie ici est dans la tristesse, la confiance tremble, le salut souffre, la vie meurt, le courage est faiblesse. Mais ce n'est pas le moins stupéfiant, la tristesse dispense la joie, la peur reconforte, la passion sauve, la mort vivifie, l'infirmité donne la force. On ne peut que trouver ici ce que je cherchais, car il est aisé d'y reconnaître cette femme environnant un homme (Jr 31, 22), lorsqu'on voit Marie porter dans son sein Jésus, l'homme qui a l'approbation de Dieu.

Je dis en effet que Jésus est un homme, non seulement en ce temps où on dit de lui « qu'il est un Prophète puissant en œuvres et en paroles (Lc 24, 19), mais déjà lorsque la Mère de Dieu caresse dans ses bras le corps fragile du nouveau-né, et même lorsqu'elle le porte en elle »

En dix lignes, il n'y a presque pas un mot qui, non seulement n'ait pas son répondant dans l'Écriture, mais, de plus, n'ait pas une nuance biblique, respectée par Bernard. Car beaucoup de ces termes avaient existé avant les traductions latines de la Bible ; mais ils avaient reçu de celle-ci un sens nouveau, une valeur religieuse inconnue du latin profane, et c'est avec une signification chrétienne que Bernard les emprunte et les fait siens.

'Voir Dom Jean Leclercq, « Recueil d'Études sur S. Bernard et ses Écrits », III, p. 229.

Donc

La prière de Bernard est connexe avec la prière de l'Église

Sa prière s'alimente toujours de la Parole de Dieu, tirée de l'Écriture. « Il parle Bible », a-t-on dit : oui ! « Il prie aussi essentiellement avec les mots de la Bible ». La Parole de Dieu est sienne...

Il se retrouve en affinité avec les Pères de l'Église, lecteurs et interprètes de la Parole de Dieu ; un exemple : le témoignage de Guillaume de S. Thierry, donné en Vita Prima , I, §§ 59-60 : la lecture partagée des « deux abbés malades », devant les pages d'Origène (+262) de son homélie 1 sur le Ct des Cts. (voir page photocopiée jointe).

B – Le témoignage de Guill. de saint Thierry dans la Vita Prima (&59-60)

(Voir Annexe 1)

II- Bernard, Homme de Prière

A –Eléments de Chronologie de la vie et des œuvres de saint Bernard

(Voir Annexe 2)

B - Lettre 70 à Guy des 3 Fontaines

(Voir Annexe 3)

C - Traité de l'humilité et de l'orgueil de st Bernard (XXII, 55-56)

(Voir Annexe 4)

D - Le Notre Père et le « Je vous salue Marie

- 1) Bernard n'a pas écrit de commentaire sur le « Notre Père ». Qu'est-ce qui peut en tenir lieu ? Le Traité de l'Amour de Dieu : lire les §§ 13 à 15+ : « Immensité de l'amour de Dieu-Trinité » (pp. 93-99). (**Annexe 5**)
- 2) Le Livre V du De consideratione, §§ 27-32. « Qu'est-ce que Dieu ? Il est Père de l'Unique Fils éternellement engendré, J.C. (**Annexe 6**)

La Plus belle prière de Bernard adressée à la Vierge Marie, sa Dame, est ci-dessous formulée :

« Notre Dame, notre médiatrice, notre avocate,
 Avec votre Fils réconciliez-nous,
 à votre Fils recommandez-nous,
 auprès de votre Fils, représentez-nous !
 Ô bénie.
 Par la grâce que vous avez obtenue
 Par la faveur unique que vous avez su acquérir,
 Par la miséricorde que vous avez enfantée,
 accomplissez cette requête :

Que Celui qui a daigné par votre intermédiaire
 devenir participant de notre faiblesse et de notre
 misère, nous rende aussi participants, par votre
 intercession, de sa gloire et de son bonheur, Lui, le
 Christ Jésus, votre Fils, notre Seigneur, qui, au-
 dessus de tout, est béni pour les siècles des siècles
 (Rm 9, 5) ;

S. Bernard de Clairvaux, IIème Sermon pour l'Avent
 (finale).

III Bernard, Docteur de la Prière

A - Les 17 Sermons sur le Ps 90 « Qui habite ? »

(Voir Annexe 7)

Voir la Chronique de Anne Lécu sur l'Acédie

B - Prière personnelle et communautaire : « tout ensemble fait corps »

Lettre 143 de Rome à Clairvaux

(Voir Annexe 8)

(cf ; Ps 132. La grâce de **la synodalité** (du marcher ensemble) : Lecture commentée de la **Lettre 143** de Bernard à ses Frères de Clairvaux, alors qu'il est retenu en Italie pour trouver, avec d'autres abbés et évêques, une manière de sortir du schisme de l'Eglise, puisqu'il y a deux papes (Innocent deux et Pierre de Léon).

C - Le commentaire du 'Magnificat' (Lc 1, 46-55 ; Op. Omn. VI, 2, 127, pp. 246-255).

(Voir Annexe 9)

IV - Conclusion : Bernard ses écrits et sa prière

Bernard Maître de l'Amour Divin : Pacificus DelfGaauw

Annexes 1 :

I - B - Le témoignage de Guill. de saint Thierry dans la Vita Prima (&59-60)

59 - Moi-même, étant malade un jour dans notre demeure, je me sentais extrêmement fatiguée et tout à fait épuisé par le mal qui trainait en longueur. À cette nouvelle, Bernard me députe son frère Gérard, de bonne mémoire, pour m'ordonné de venir à Clairvaux, en me promettant qu'une fois arrivé là, je ne tarderais point à guérir ou à mourir.

Pour moi, profitons de l'occasion que Dieu semblait m'offrir, me donner même, de mourir auprès du saint, ou de passer au moins quelques temps avec lui ; or je ne saurais dire en ce moment ce que j'aurai le mieux aimé, de partir aussitôt, non sans en éprouver une grande fatigue et de grandes douleurs. Il m'arrive à ce qu'il m'avait promis, et je l'avoue, ce que je désirais. En effet, je guéris de cette maladie longue et périlleuse, et peu à peu les forces me revinrent. Dieu bon, quelle bien ma procurer cette maladie, le repos, le calme, le sens surtout que je le désirais ! En effet, le mal donc il souffrait lui-même alors concourait à mon bien, pendant tout le temps que je restait malade auprès de lui.

Nous étions tous les deux malades, et tout le jour se passait à nous entretenir de la physique spirituelle de l'âme, et des remèdes des vertus contre les maladies des vices. Il m'expliqua Le Cantique des Cantiques autant de temps que le permis la durée de ma maladie, dans son sens moral seulement, et sans toucher aux mystères cachés dans ce livre, attendu que telle était mon désir, et que je lui avais demandé de faire ainsi.

Tous les jours, de peur d'oublier ce qu'il m'avait dit, je le consignais par écrit autant que Dieu me permettait de le faire et que ma mémoire me le rappelait.

Dans cette exposition, il s'agissait à mon égard avec bonté et sans envie, il me faisait par des pensées qui lui venait à l'esprit, et des sens que son expérience lui faisait découvrir ; il s'évertuait à instruire mon inexpérience des choses qu'on ne sait qu'en les éprouvant soi-même.

Je ne pouvais point encore comprendre tout ce qu'il me disait, mais pourtant j'en étais venu à comprendre plus que je ne l'avais fait jusqu'alors ce qui me manquait pour le comprendre entièrement.

60 - ...

Annexes 3 :

II - B - Lettre 70 à Guy des 3 Fontaines

LETTRE LXX. AU MÊME.

Saint Bernard lui apprend quels sentiments de miséricorde doit avoir un pasteur, et l'engage à revenir sur la sentence qu'il a prononcée contre un de ses religieux qui avait violé la règle.

En songeant à la triste condition où se trouve ce malheureux, je me sens ému de pitié, mais je crains que ce ne soit en vain. Et s'il me semble qu'il en est ainsi, c'est que tant qu'il restera dans le misérable état où il est, il ne me sert de rien d'être touché de compassion pour lui. Le sentiment de pitié que j'éprouve ne m'est pas inspiré par une pensée d'intérêt particulier, je vous assure; mais il est produit en moi par la vue de la misère et de l'affliction d'un frère. La pitié, en effet, n'est pas un sentiment que la volonté domine ou que la raison gouverne, on ne la ressent pas de propos délibéré; mais elle s'impose naturellement d'elle-même aux âmes sensibles et compatissantes, à la vue d'une souffrance ou d'un malheur, tellement que si c'était un péché d'être ému de compassion, je ne pourrais pas m'empêcher de l'être quand même je ferais appel à toutes les forces de ma volonté. La raison ou la volonté peuvent bien ne pas céder à une impression, mais elles ne peuvent empêcher qu'elle ne se produise. Loin de moi ceux qui veulent me consoler en disant que mes vœux charitables tourneront à mon profit tant que celui pour lequel j'intercède ne se convertit pas. Je ne veux pas écouter ceux qui, pour me calmer, répètent ces paroles: «La justice de l'homme juste ne profitera qu'à lui (Ez. 18,20),» tant que l'impie demeurera dans son impiété. Non, dis-je, je ne veux point être consolé tant que je verrai un de mes frères dans la désolation. C'est pourquoi, mon bien cher fils, si vous avez, ou, pour mieux dire; puisque vous avez l'âme aussi sensible et aussi émue que moi, ayez pitié de ce pauvre malheureux, traitez-le avec patience; et quoiqu'il vous semble qu'après être sorti de son monastère, et y être rentré une fois, il ne lui reste plus, selon la règle, aucun moyen de retour, néanmoins, puisqu'il prétend en avoir, vous devez écouter avec patience et même avec joie son humble défense, dans l'espérance de trouver quelque prétexte raisonnable de sauver un homme dont le salut est désespéré. L'expérience vous l'apprend aussi bien qu'à moi, s'il a de la peine à se sauver dans le cloître, il est presque impossible qu'il y réussisse dans le monde. Veuillez donc, après avoir réuni tous vos religieux en chapitre, révoquer toutes les peines et censures que

vous avez portées contre lui; peut-être cet acte de condescendance de votre part guérira-t-il celle âme ulcérée, si toutefois vous pouvez, par cet expédient, trouver le moyen de l'admettre, sans blesser la règle, à tenter encore une fois l'épreuve de la vie religieuse (a). Ne craignez pas, en revenant ainsi sur ce que vous avez décidé, et en donnant le pas à la miséricorde sur la justice, de déplaire au Dieu de toute justice et de toute miséricorde. Adieu.

«Je me suis trouvé une fois dans un cas à peu près semblable, je veux vous le citer comme exemple. Un jour, un frère (nommé Barthélémi, d'après un autre manuscrit) m'avait vivement contrarié: dans tin mouvement de colère, je lai ordonnai d'un air et d'un ton menaçant de quitter la maison sur-le-champ. Il partit à l'instant même et s'en alla dans une de mes granges où il s'arrêta. Quand je voulus le faire revenir, il posa pour condition qu'il ne rentrerait pas au monastère pour y tenir la dernière place, comme s'il s'était enfui, mais qu'il reprendrait son rang, attendu qu'il avait été renvoyé sans jugement préalable; et dans un moment humeur irréfléchie; car, disait-il, je ne saurais, en revenant, être soumis au jugement que la règle prescrit, puisqu'on n'a pas attendu ce jugement pour, me renvoyer. Ne voulant pas décider cette affaire moi-même, parce que dans cette circonstance je craignais de céder à quelque mouvement de la nature, je remis le jugement de ma conduite et de la sienne entre les mains de la communauté, qui fut d'avis que le retour de ce religieux ne devait point dépendre du jugement que la règle prescrit en pareil cas, puisqu'il n'avait pas été tenu compte des prescriptions de, la règle quand on l'avait chassé. Si donc pour ce religieux qui n'était sorti qu'une fois de son monastère on montrer une telle modération, que ne devez-vous donc pas faire pour le vôtre dans le péril où il se trouve.»

Annexes 4 :

II - C - Traité de l'humilité et de l'orgueil de st Bernard (XXII, 55 & 56)

55. Eh bien, chez nous, s'il arrive (ce qu'à Dieu ne plaise !) qu'un de nos frères meure, soit dans son corps, soit dans son âme... aussi longtemps qu'il sera encore parmi nous, je frapperai à la porte du Seigneur par mes prières, moi pauvre pécheur ; je frapperai aussi par la prière des frères. S'il revit, nous aurons gagné notre frère. Mais il peut arriver que nous ne méritions pas d'être exaucés. Alors, quand il ne pourra plus tolérer les vivants, ou être toléré par eux, mais qu'on commencera à l'emporter... je gémirai toujours avec foi, mais ne prierai plus avec tant d'assurance. Je n'oserai pas dire ouvertement : Viens, Seigneur, ressusciter notre mort. Mais, le cœur en suspens, je ne cesserai de crier intérieurement, tout tremblant : « Si peut-être, si peut-être, si peut-être... peut-être le Seigneur entendra le désir des pauvres, son oreille entendra ce que prépare leur cœur ... » (Ps 9,17) et encore : « Feras-tu des miracles pour les morts, Seigneur, ou les médecins les ressusciteront-ils pour qu'ils te louent ? » (Ps 87,11). Et de celui qui était mort depuis quatre jours, nous dirons : « Dans le sépulcre, y a-t-il quelqu'un qui racontera ta miséricorde ? Dira-t-il ta vérité, une fois perdue » (Ps 87,12). Pendant ce temps, le Seigneur, s'il le veut, peut venir au-devant de nous, inespéré et comme à l'improviste. Ému par les larmes des porteurs funèbres (Lc 7,14), non par leurs prières, il peut donner aux vivants la vie du mort, et même rappeler d'entre les morts celui qui est déjà enterré. J'appelle mort celui qui, défendant ses péchés, est déjà tombé au huitième degré. Car « le témoignage venant d'un mort ne compte pas, puisque le mort n'est plus » (Si 17,26). Après le dixième degré, (troisième si on compte à partir du huitième) le mort est emporté, pour ainsi dire, dans la liberté de pécher, puisqu'il est repoussé de la communauté du monastère. Mais, lorsqu'il a franchi le quatrième, on l'appelle « mort de quatre jours » ; et il est comme enseveli lorsqu'il tombe dans le cinquième par l'habitude (onzième et douzième degrés d'orgueil).

56. Dieu nous préserve, pourtant, de cesser de prier, même pour de tels coupables ! Même si nous n'osons le faire ouvertement, prions du moins dans nos cœurs : Paul pleurait pour ceux mêmes qu'il savait morts sans pénitence (2 Co 12,21). S'ils s'excluent eux-mêmes des prières communes, ils ne peuvent s'exclure de notre affection. Qu'ils voient cependant en quel grand péril ils se mettent : si grand, que l'Église n'ose pas prier publiquement pour eux, elle qui prie

sans crainte pour les Juifs eux-mêmes, les hérétiques et les païens. En effet, le vendredi saint, au moment où on prie nommément pour toutes les catégories de pécheurs, nulle mention, cependant, n'est faite des excommuniés.

Annexes 6 :

« De Consideratione » Livre 5

CHAPITRE XIII. Saint Bernard disserte avec autant de profondeur que d'élégance sur la longueur, la largeur, la profondeur et la sublimité de Dieu,

1527 27. Qu'est-ce que Dieu? Il est tout à la fois longueur, largeur, hauteur et profondeur. Ah! me répondrez-vous, je vous y prends vous-même à professer cette quaternité que vous aviez en abomination. Il n'en est rien, je l'ai condamnée et la condamne encore. Il vous semble que je parle de plusieurs choses; je ne parle que d'une; seulement je définis ce Dieu unique tel que nous pouvons le comprendre et non pas tel qu'il est en effet; et les divisions que j'établis en parlant de lui, ce n'est pas en lui, mais pour moi que je les établis; car si je le désigne par plusieurs noms ou si je le cherche par plusieurs chemins, il n'en est pas moins toujours un. Ce ne sont pas des divisions dans la substance divine qu'expriment ces quatre mots, ni des dimensions telles qu'on en voit dans les corps, ni une distinction de personnes, comme celles que nous adorons dans la Trinité, ni enfin un certain nombre de propriétés, telles que celles que nous admettons dans les personnes divines avec lesquelles, d'ailleurs, elles ne font qu'un; mais au contraire chacune de ces choses en Dieu est ce qu'elles sont toutes les quatre réunies, et toutes les quatre ne sont autre chose, que ce qu'est chacune d'elles en particulier. Pour nous, dont l'intelligence est incapable d'atteindre à la simplicité de Dieu, pendant que nous nous efforçons de nous le représenter un, il se présente à notre esprit comme un être quadruple. La cause de cette illusion, c'est ce miroir et cette énigme à travers laquelle seulement il nous est maintenant permis de le voir; mais quand nous le contemplerons face à face, nous le verrons tel qu'il est effectivement. Alors la vue délicate et faible de notre intelligence sera capable de contempler attentivement, sans craindre de s'émuquer ou de voir les objets multiples; au contraire, elle recueillera toutes ses forces, les concentrera sur un point et se conformera à l'unité de Dieu; ou plutôt, devenue semblable à cette unité par excellence, elle la contempera seule à seule et face à face; car « nous serons semblables à Dieu et le verrons tel qu'il est (1Jn 3,2). » Bienheureuse vision que celle-là! C'est avec raison que le Psalmiste soupirait après elle en s'écriant: « Ma face vous a cherché, Seigneur, Seigneur, je chercherai toujours votre face (Ps 26,8). » En attendant, puisque nous aussi nous la cherchons encore, n'hésitons point à nous servir du quadrige dont notre faiblesse et notre misère ont besoin. Peut-être arriverons-nous par

là à saisir ce qui nous a saisis, c'est-à-dire la signification de ce quadrige lui-même. En effet, le conducteur de ce char, celui qui nous l'a montré le premier, nous engage à nous appliquer «avec tous les saints à saisir quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur (Ep 3,18)» de l'être par excellence. Saint Paul a dit saisir et non connaître, afin que nous ne nous contentions point de satisfaire notre curiosité par la science, mais que nous aspirions de toutes nos forces à en recueillir les fruits or ce n'est pas celui qui tonne, mais celui qui saisit, qui recueille les fruits de la science. D'ailleurs, «connaître le bien et ne le point mettre en pratique, dit un autre apôtre, c'est se rendre coupable de péché (Jc 4,17).» Voilà pourquoi saint Paul dit ailleurs: «Courez de manière à vous saisir du prix (1Co 9,24).» Mais que faut-il entendre ici par ce mot saisir? C'est ce que je dirai plus loin.

1528 28. Qu'est-ce donc que Dieu? Il est longueur, dirai-je. Que faut-il te entendre par là? l'éternité; car elle est si longue qu'elle n'a point de limites ni dans le temps ni dans l'espace. Il est aussi largeur. Qu'est-ce à dire? qu'il est charité. Or comment celle-ci pourrait-elle à son tour avoir des limites dans un Dieu qui ne hait rien de ce qu'il a créé (Sg 2,25)? Ne fait-il pas, en effet, lever son soleil sur les méchants comme sur les bons, et tomber la pluie sur les injustes comme sur les justes? Ainsi la charité de Dieu bénit dans son sein jusqu'à ses ennemis: ce n'est même pas assez pour elle, elle s'étend à l'infini, et dépasse non-seulement tout ce que nous pouvons sentir, mais encore tout ce que nous pouvons connaître, au dire de l'Apôtre lui-même, qui voudrait que nous connussions la charité de Jésus-Christ qui surpasse toute science (Ep 3,19).» Que dirai-je de plus? qu'elle est éternelle; ou bien, ce qui est peut-être encore plus fort, elle est l'éternité même. Vous le voyez donc, en Dieu la longueur est égale à la largeur; je voudrais que vous vissiez non pas qu'elle est aussi grande, mais qu'elle se confond avec elle; que l'une ne diffère point de l'autre, qu'une seule n'est pas moins que les deux ensemble, et que les deux ne sont pas plus qu'une seule. Dieu est éternité, Dieu est charité, longueur sans tension, largeur sans distension. Il excède également les étroites limites du temps et de l'espace, non point par la masse de sa substance, mais par la liberté de son être. Voilà comment celui qui a donné la mesure à toutes choses est lui-même sans mesure, et comment encore, tout immense qu'il soit, il est néanmoins la mesure de l'immensité elle-même.

1529 29. Qu'est-ce encore que Dieu? Il est hauteur et profondeur, et se trouve ainsi d'un côté au-dessus, de l'autre au-dessous de toutes choses; car dans les attributs divins l'équilibre ne pèche en aucun sens, il est constant et demeure toujours le même. Dans la hauteur considérez sa puissance, et dans la profondeur voyez sa sagesse; l'une égale l'autre, et nous savons qu'il est

aussi impossible d'atteindre à sa hauteur que de scruter à fond sa profondeur; c'est d'ailleurs ce que nous dit saint Paul lui-même en s'écriant avec transport: «O admirable profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables (*Rm 11,33*)!» Ecrivons-nous aussi avec lui en voyant comment en Dieu et avec Dieu ces deux attributs ne laissent pas que de former la plus simple unité: O sagesse pleine de puissance qui atteint partout avec force, ô puissance pleine de sagesse qui dispose tout avec douceur (*Sg 8,1*)! Il n'y a là qu'une seule et même chose, les effets seuls sont nombreux et les opérations distinctes; et cette chose unique est en même temps longueur par son éternité, largeur par sa charité, hauteur par sa majesté et profondeur par sa sagesse.

CHAPITRE XIV. Comment nous pouvons selon la recommandation de l'Apôtre arriver à saisir les quatre attributs dont il parle.

1530 30. Nous savons toutes ces choses, pensons-nous pour cela les avoir saisies? On n'y parvient que par la sainteté et non pas le raisonnement, si toutefois il est possible de comprendre ce qui est incompréhensible. Mais, si c'était impossible, l'Apôtre ne nous aurait par exhortés à «saisir avec tous les saints (*Ep 3,18*).» Les saints les saisissent: me demandez-vous de quelle manière? je vous dirai que si vous êtes saint, vous les avez saisies vous-même et par conséquent vous savez comment on les saisit: si vous ne l'êtes pas, devenez-le, et vous le saurez par votre propre expérience. Ce qui fait les saints, ce sont les affections saintes: or il y en a deux, la sainte crainte du Seigneur et son saint amour: l'âme qui possède ces deux affections s'en sert comme de deux bras pour saisir, embrasser, étreindre et retenir, et s'écrie: «Je le possède, je ne le laisserai pas aller (*Ct 3,4*).» La crainte répond à la hauteur et à la profondeur, et l'amour à la largeur et à la longueur, Qu'y a-t-il, en effet, de plus à craindre qu'une puissance à la quelle on ne saurait résister, qu'une sagesse à laquelle on ne peut se soustraire? Dieu serait moins à craindre s'il manquait de l'un ou de l'autre attribut, mais il n'y a pas moyen de ne pas craindre celui dont l'oeil voit tout et dont le bras peut tout. D'un autre côté, qu'y a-t-il de plus aimable que l'amour même qui fait que vous aimez et que vous êtes aimé? C'est l'amour auquel l'éternité s'ajoute; car, ne pouvant jamais faiblir, il ne permet aucun soupçon, aucune crainte. Aimez donc avec constance et persévérance, et vous avez la longueur; que votre amour s'étende jusqu'à vos ennemis, et vous avez la largeur; enfin ayez en toutes choses l'âme timorée, et vous aurez saisi la hauteur et la profondeur.

1531 31. Mais si vous préférez correspondre par quatre sentiments de l'âme aux, quatre attributs de Dieu, vous y réussissez par l'admiration, la crainte, la ferveur et la, constance. La première nous est en effet commandée par la majesté de Dieu, la seconde par l'abîme de ses jugements; la troisième par sa charité, et la quatrième par son éternité. Qui est-ce qui n'est dans l'admiration en contemplant la gloire de Dieu? Qui n'est: saisi de crainte en sentant les abîmes de sa sagesse? qui n'est embrasé d'amour en méditant sur l'amour de Dieu? et qui est-ce qui ne dure et ne persévère dans l'amour en voulant imiter l'éternité de la charité de Dieu? La persévérance, en effet, a quelque rapport avec l'éternité, et d'ailleurs elle est la seule vertu qui mérite l'éternité, ou plutôt qui nous conduise jusque dans l'éternité, si nous en croyons le Seigneur qui a dit: «Quiconque persévérera jusqu'à la fin sera sauvé (*Mt 10,22*).»

1532 32. Remarquez maintenant que ces quatre attributs divins sont l'objet d'autant de contemplations différentes. La première et la plus haute est la contemplation et l'admiration de la majesté de Dieu; elle requiert un coeur pur, afin que dégagé de tout vice et déchargé de tout péché, il puisse s'élever facilement vers les choses célestes ou même demeure suspendu, ne fût-ce que pendant quelques instants, par une sorte de sainte stupeur et d'extase. La seconde est nécessaire à la première; car elle considère les jugements de Dieu, et par cette vue terrible elle porte à l'âme un coup qui met le vice en fuite, fonde la vertu, initie à la sagesse et conserve l'humilité. Or l'humilité est le fondement solide et durable de la vertu; si elle bouge, toutes les vertus ne sont plus qu'une ruine. La troisième sorte de contemplation s'occupe ou plutôt se repose dans le souvenir des bienfaits, et en nous rappelant les bienfaits que nous avons reçus, nous presse d'en témoigner notre reconnaissance par l'amour du bienfaiteur. Voilà de qui le Prophète voulait parler quand il disait: «Ils publieront hautement le souvenir de votre douceur et de vos bienfaits (*Ps 149,7*).» La quatrième, fermant les yeux sur le passé, ne les ouvre que sur les promesses dont elle attend l'accomplissement; et comme elle n'est autre chose qu'une méditation de l'éternité, puisque l'objet des promesses est éternel, elle nourrit la longanimité et donne de nouvelles forces à la persévérance. Il est, je crois, facile maintenant de rapporter ces quatre sortes d'oraison aux quatre. expressions employées par l'Apôtre, car nous saisissons la longueur par la méditation des promesses, la largeur par le souvenir des bienfaits, la hauteur par la contemplation de la majesté divine, la profondeur par la vue des jugements de Dieu. Il nous resterait encore à chercher celui que nous n'avons encore trouvé que d'une manière imparfaite et qu'on ne saurait trop chercher. Mais peut-être la prière est-elle préférable à la discussion pour le

rechercher et un moyen plus facile de le découvrir. Finissons donc ici notre livre, mais ne bornons pas là nos recherches.

Annexes 7 :

A - Les 17 Sermons sur le Ps 90 « Qui habite ? »

1) Introduction

Une exhortation pour le Carême : aperçu des 17 Sermons sur le Psaume 90 : « Qui habite »... (prêché pendant le Carême de 1139.)

- Les Sermons 1 à 5 (voir pp. 3-6 du Dossier.

A- - Les 17 Sermons sur le Ps 90 ('Qui habite') prêchés pendant le Carême 1139.

1- Positionnement :

4 premiers Sermons sur le 1^{er} Dimanche de Carême.

Sermons VII à XI : deuxième semaine de Carême.

Sermon X : au jour anniversaire de la mort de S. Benoît (547).

Sermons XVI à XVII : à l'approche de la Semaine Sainte.

2- Le contenu doctrinal : (voir « Anthologie, pp.314-318

Le cadre choisi :

Les 7 Premiers Sermons sur le Ps 90 (Prêchés pour le Carême 1139), puisque c'est du Ps 90 que l'Ennemi a tiré l'occasion de tenter Jésus (cf. Mt 4, 1-11 ; Ps 90, vv. 11-12).

2) Les 5 premiers sermons

Sermon I : La tribulation du Carême appelle la consolation. Bernard reprend l'indissoluble unité des deux contraires, que Joachim de Flore (XII^{ème} s. mettait en 'concordance' : *concordantia discordantium*, qui est une reprise de 2 Co 1-2 : « Quand nous sommes dans la détresse, c'est pour que vous obteniez le réconfort et le salut ; quand nous sommes réconfortés, c'est encore pour que vous obteniez le réconfort et cela vous permet de supporter avec persévérance les mêmes souffrances que nous »... Et c'est du Seigneur seul et de sa grâce que nous attendions la consolation : « Il soutient tout par la puissance de sa Parolee (He 1, 3 ; cf. Ps 26, 1 ; Ps 22, 4 ; Ps 40, 12; Ps 32, 6). Le labeur appelle donc une consolation.

A preuve, le verset 1 du Ps 90 : « Qui habite à l'abri du Très-Haut demeurera sous la protection du Dieu du ciel ». Cependant ne peuvent trouver cet abri dans le Dieu Très-Haut-ceux qui n'espèrent pas ; ceux qui désespèrent devant leur propre faiblesse ; ceux dont l'espoir est illusoire parce qu'ils ne se repentent pas de leurs manquements à l'amour (leurs péchés).

On reconnaît là la puissance que Bernard tire de la Parole de Dieu, source de sa prière et de son exaucement. La sécurité parfaite réside dans l'abri du Seigneur qui fait dire à l'humble de cœur : « C'est Toi, Seigneur, mon soutien vv. 3-4.// « Notre Père 6, 4 ».

Sermon II : C'est une stratégie de l'Espérance :

« Il dira au Seigneur : c'est Toi mon soutien et mon refuge ; mon Dieu ? J'espérerai en Lui ! » (v. 2). Cf. S. Augustin, Confessions IX, 23-25. Tout le créé ne dit-il pas : « Tu es mon Créateur ! ». Cf. Lc 5, 11.28 : « Et laissant tout, ils le suivirent ». Il s'agit de « viser Dieu, dans l'espérance », et bannir l'oubli (cf. (voir Ruusbroec,).

Sermon III : Il est une exégèse du v ; 3 du Ps 90 :

« C'est Lui qui me libérera du filet ds chasseurs et de la parole outrageante ».

Bernard s'éprend de componction, c'est-à-dire d'une grande pitié pour lui-même et pour son âme. Comme des bêtes sans berger, les hommes s'en vont à la dérive... Qui sont ces chasseurs ? Ce sont les régisseurs des ténèbres (Ep 6, 12), experts en ruse et en perversité, par une fraude diabolique 'Satan' n'est-il pas le « médiateur par tricherie » entre Dieu et les hommes (cf ; 1 Tm 2, 5, et S. Augustin (Conf. X, 43) ?.

La stratégie qui s'impose c'est de s'humilier sous la Main puissante de Dieu (1 Pi 5, 6), car Il est notre Berger (Ps 22) ; et d'accueillir les conseils des Anciens qui ont reçu un charisme de discernement spirituel.

Et le filet ? Il tombe sur ceux qui ne résistent pas à la double tentation de l'argent et de l'ambition. La pénitence s'impose. alors. Attention à la tiédeur (l'*acedia*) : c'est une apostasie du cœur

Sermon IV : « De l'ombre de ses ailes, Il te couvrira sous ses plumes, et tu espèreras » (v 4).

Les ailes de l'Esprit-Saint : une double promesse :

Concernant cette vie : le centuple en ce monde (Mc 10, 30 ; fuir les pseudo-consolations du monde ; « trouver tout dans la Parole de Dieu en tant que 'Pain des anges'.)

Concernant la vie à venir : allégresse dans l'attente (Ps 10, 28 ; Is 64, 3).

Quatre bienfaits sous les ailes du Seigneur : . L'intériorité cachés en docilité à L'Esprit-Saint ; la protection devant les incursions des prédateurs ; un ombrage rafraîchissant nous protégeant de l'ardeur du Soleil de Justice ; nourriture et chaleur..(sub pennis eius sperabis)...

Sermon V : « D'un bouclier, sa vérité m'entourera »

La vie est une tentation permanente.

Dans la grâce consiste la Protection de Dieu. « Il prend plaisir à faire grâce » (Mi 7, 8)

...

Annexes 8 :

B - Prière personnelle et communautaire : « tout ensemble fait corps »

Lettre 143 de Rome à Clairvaux

LETTRE CXLIII. A SES RELIGIEUX DE CLAIRVAUX.

Saint Bernard s'excuse de sa longue absence; il en souffre lui-même beaucoup plus qu'eux; il leur rappelle leurs devoirs en quelques mots.

A ses très-chers frères les religieux de Clairvaux, moines, convers (a) et novices, le frère Bernard, salut et joie sans fin dans le Seigneur.

a On donnait jadis le nom de convers aux adultes qui se convertissaient à la vie religieuse, pour les distinguer de ceux qui étaient offerts dès leur enfance aux monastères. Ici on appelle convers les frères laïcs ou barbas, dont il a déjà été question dans la lettre cent quarante et unième, n. 1. On voit par la lettre trente-sixième, n. 2, «Ils assistaient à l'élection de l'abbé au même titre que le peuple fidèle à celle des évêques. Ils sont nommés Ici avant les novices. Au contraire, dans le vingt-deuxième sermon Sur divers sujets, n. 2, on voit qu'ils n'ont même pas place au chœur. Saint Bernard les distingue des religieux avec lesquels les Cisterciens ne les confondaient pas non plus, comme on le voit par le chapitre XV de l'Exorde de Cîteaux, bien qu'ils fissent une sorte de profession religieuse; aussi le pape Innocent II s'exprime-t-il ainsi dans un privilège ou plutôt dans une lettre qui est la trois cent cinquante-deuxième de notre collection . «De plus nous voulons qu'aucun archevêque, évêque ou abbé ne puisse recevoir ou retenir sans votre consentement aucun frère convers qui aura fait profession dans une de vos maisons, bien qu'ils ne soient point religieux.» Dans le concile de Reims, qui se tint sous le pape Eugène 3, les convers sont appelés profès au canon septième, et sont déclarés inhabiles à contracter mariage s'ils rentrent dans le monde, de même que les autres religieux dont ils sont pourtant distingués. Voir sur les commencements de Clairvaux les notes de la trente et unième lettre.

1. Jugez de la peine que je ressens par celle que vous éprouvez vous-mêmes. Si mon absence vous pèse, croyez qu'elle me pèse plus encore qu'à vous, car la part n'est pas égale entre nous; si vous ne souffrez chacun que de la privation d'un seul, tandis que je souffre seul de votre éloignement à tous, ma peine est donc multipliée eu raison du nombre de vos personnes. C'est à cause de chacun de vous que je regrette mon éloignement et c'est pour chacun de vous que j'en appréhende les suites. Je ne cesserai d'être inquiet et préoccupé que lorsque je serai de retour parmi vous; je suis bien persuadé que vous êtes dans les mêmes dispositions à mon égard, mais il y a toujours cette différence que je suis seul. Vous ne sentez qu'une peine et moi j'en ressens autant que je compte d'enfants parmi vous. Ce n'est pas tout: non-seulement je suis retenu pour quelque temps loin de vous sans que la royauté même me paraîtrait un dur esclavage, mais encore je suis contraint de me mêler de choses peut-être bien étrangères à ma profession et, dans tous les cas, toujours bien contraires à mes goûts pour le calme et la retraite.

2. puisque vous savez tous qu'il en est ainsi, compatissez donc à ma peine au lieu de vous plaindre d'un éloignement que les intérêts de l'Eglise réclament de moi et que je ne prolonge qu'à regret. Mais j'espère en voir bientôt la fin. Priez de votre côté pour qu'il n'ait pas été sans quelque utilité, et regardez comme un avantage tout ce que mon absence vous aura causé d'ennui, car c'est pour Dieu que je suis ici. Or il est bon, puissant et miséricordieux, il saura bien parer aux inconvénients de mon absence, et vous en dédommager avec usure. Du courage donc, mes frères, nous sommes tous avec Dieu, je ne vis donc pas loin de vous, quelle que soit la distance qui nous sépare. Si vous êtes exacts à tous vos devoirs, humbles, craignant Dieu, appliqués à la lecture et à l'oraison, et pleins de charité les uns envers les autres, soyez sûrs que je suis tout près de vous, car comment pourrais-je être éloigné de ceux avec lesquels je ne fais qu'un coeur et qu'une âme? Mais s'il se trouve parmi vous, à Dieu ne plaise que cela soit jamais des esprits brouillons, séditieux, mécontents et révoltés, des religieux ennemis de la règle, inquiets, vagabonds et paresseux, quand même je vivrais de corps au milieu d'eux, je serais aussi loin d'eux par le coeur et par l'esprit qu'ils sont eux-mêmes loin de Dieu par le dérèglement de leurs moeurs, sinon par la distance des lieux.

3. Mais en attendant que je revienne parmi vous, servez Dieu avec crainte et tremblement, afin que vous le serviez un jour libres de toute crainte et de toute appréhension, quand vous aurez échappé à la main des ennemis de vos âmes; servez-le aussi avec confiance, car il est fidèle en ses promesses; servez-le enfin comme il le mérite, c'est-à-dire sans calculer avec lui, car il mérite d'être servi de la sorte. En effet, sans parler du reste, n'a-t-il pas acquis un droit à notre vie tout entière en donnant la sienne pour nous? Ne vivons donc plus pour nous, mais vivons tous pour celui qui est mort pour nous; est-il rien de plus juste que de consacrer notre vie à celui sans la mort duquel nous ne vivrions pas? Qu'y a-t-il de plus avantageux que de nous consacrer tout entiers à un Dieu qui promet de nous donner, en échange de notre existence d'un jour, une vie éternelle? Est-il enfin quelque chose de plus pressant que de vivre pour celui qui nous menace sans cela des flammes éternelles? Mais je sers Dieu librement parce que je le sers dans cet esprit de charité qui chasse toute contrainte; c'est à le servir ainsi que je vous exhorte, vous qui m'êtes plus chers que mes propres entrailles; oui, servez Dieu avec cette charité qui exclut la crainte, empêche de sentir la fatigue, ne songe jamais au prix de ce qu'elle fait et n'en recherche pas le salaire, et qui pourtant agit avec plus de force sur nous que tout autre motif. Ni la crainte, ni l'espérance, ni même la pensée d'une dette à acquitter n'ont -une force pareille à celle de l'amour de Dieu. Puisse cet amour-là m'unir, par des liens indissolubles, à vous, mes frères aussi vivement aimés que regrettés, et me rendre toujours présent à votre pensée, particulièrement à l'heure de la prière.

Annexes 9

C - Le commentaire du 'Magnificat'

(Lc 1, 46-55 ; Op. Omn. VI, 2, 127, pp. 246-255).

S. Bernard de Clairvaux :

« Mon âme magnifie le Seigneur » (Lc 1, 46). Elle magnifie par la voix, elle magnifie en acte, elle magnifie de cœur ; elle magnifie en louant, en aimant, en prêchant ; elle magnifie en donnant tout à la fois matière et forme à l'acte de louer, d'aimer et de magnifier.

Mon âme magnifie le Seigneur, parce qu'elle est magnifiquement magnifiée par le Seigneur magnifique. Au début mon âme a été merveilleusement créée par le Seigneur à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais ensuite pitoyablement déformée en Adam ; maintenant elle est rénovée par le Seigneur plus merveilleusement, plus glorieusement, plus magnifiquement.

Mon âme magnifie le Seigneur. Toute créature magnifie le Seigneur, mais beaucoup plus que toute créature mon âme magnifie le Seigneur. Car dans aucune créature le Seigneur n'a fait quelque chose d'aussi magnifique que mon âme. Il est le Seigneur : comme il a voulu, ainsi il a fait.

Mon âme, magnifie le Seigneur ! Magnifie le Seigneur et non toi-même. Celui qui s'est magnifié lui-même, autant qu'il fut en lui, a déshonoré Dieu, c'est pourquoi il ne s'est pas exalté, mais précipité. Il te revient de t'humilier, au Seigneur d'exalter.

« Et mon esprit a exulté » (Lc 1, 47).

Remarque cet ordre ; d'abord il a touché la cithare, ensuite, le psaltérion ; d'abord il a placé l'âme, ensuite l'esprit. Car vient d'abord, non ce qui est spirituel, mais ce qui est animal, ensuite ce qui est spirituel (cf. 1 Co 15, 43).

Et mon esprit a exulté, à cause de l'immensité de sa joie, il a bondi hors de toute créature, et même hors de soi-même. En qui ? Non pas en moi, mais en Dieu, mon créateur, jouissant de sa

connaissance et de son amour, et cela non pas par moi, mais par la médiation de celui qui me sauve, mon salut, mon fils Jésus, singulièrement mien. Il est mon Dieu, il est mon salut, il est mon fils. Il est le créateur de toutes choses et le mien, mais il est fils de moi seule, et, par ma médiation, il est le salut de tous.

« Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante » (Lc 1, 48).

Sa servante n'oserait même pas lever les yeux sur lui, si lui-même d'abord ne daignait regarder vers sa servante. Par lui la miséricorde a d'abord jeté les yeux sur nous, parce que notre misère nous rendait trop méprisables. Moi entre tous, il m'a regardée spécialement, il m'a concédé, de préférence à tous, un singulier privilège. Et note bien qu'elle ne s'est pas contentée de dire : « Il m'a regardée », ou : « Il a regardé sa servante », ou : « Il a regardé mon humilité », mais elle s'est abaissée elle-même beaucoup et elle a posé des bases très solides pour recevoir et garder fermement les ornements de tant de grandeur et de beauté.

Il a regardé, dit-elle, l'humilité de sa servante. Il faut peser chaque mot à son poids. Car il y a des servantes, mais sans humilité. Agar (Gn 16, 4) fut servante, mais orgueilleuse : elle méprisa sa maîtresse. Beaucoup sont assez humbles, mais sans appartenir au Seigneur. « Humilité » fait donc valoir le mépris de soi ; « servante », l'état de servitude à sa dévotion.

Il a regardé l'humilité de sa servante. Me regardant, il m'a faite, par sa grâce, et humble et sa servante.

« Sa » servante, dit-elle, il m'a faite sienne celui qui a fait de moi et en moi son œuvre particulière.

« Car voici que, pour cela, toutes les générations me diront heureuse » (Lc 1, 48).

O cœur dilaté, avec quelle lucidité tu as vu en même temps de tes yeux toute créature soudain placée dans la vraie béatitude ! « Voici », dit-elle. C'est une parole intuitive et démonstrative. Voici, je vois déjà ce qu'il en sera de moi à l'avenir, quel fruit procédera de moi, le nombre et la grandeur des biens qui viendront, non pas à moi seule, mais à toutes les générations par moi.

Toutes les générations me diront heureuse. Elles ne me diraient pas heureuse, si elles ne touchaient quelque chose de cette béatitude que j'ai. Comment en effet éructera celui qui ne mange pas ?

Elles me diront heureuse du fruit heureux dont elles auront perception. Toutes les générations seront bénies de mon fruit, et bien que toutes soient béatifiées, toutes pourtant me diront, moi singulièrement, heureuse.

Je dis : toutes les générations ; les générations du ciel et les générations de la terre, tous les anges et tous les élus. Car, même chez les anges,

Il y a des générations. C'est pourquoi on parle du Père des esprits, de qui toute paternité au ciel et sur terre tire nom (Ep 3, 15). Les uns en effet sont, au ciel, pères par l'éminence de leur charité paternelle pour ceux en qui ils produisent et expriment un sentiment de véritable paternité. Car du Père suprême toute leur paternité tire nom. Parce que, de même que le Père suprême et vrai les aime, les instruit et les gouverne tous paternellement, de même ceux-ci, selon le don de paternité qu'ils ont reçu, aiment, instruisent et gouvernent paternellement ceux qui leur sont soumis. Ainsi les bons pères qui sont sur terre reçoivent du Père suprême le présent de leur paternité, selon qu'eux-mêmes accèdent plus ou moins à la connaissance et à l'amour de la paternité suprême.

Toutes ces générations me diront heureuse. Car le nombre des générations angéliques sera comblé par mon engendré, et la génération des hommes, maudite en Adam, sera régénérée par le fruit béni de mon ventre pour l'éternelle bénédiction. Parmi ces générations et plus qu'elles toutes, toutes les générations me diront heureuse. C'est donc à juste titre, Dame, que toutes les générations te diront heureuse, toi qui as engendré, pour toutes les générations, la vraie et éternelle béatitude.

« Parce qu'il a fait pour moi de grandes choses celui qui est puissant » (Lc 1, 49).

Ce fait, dis-je, que toutes les générations me béatifieront, je ne l'attribue pas à moi-même, je ne le mets pas au compte de mes mérites, mais au compte de celui qui a fait pour moi de grandes

choses. Car je suis béatifiée par tous, parce que j'ai été béatifiée par lui et que je suis proposée à tous comme une sorte de miroir de béatitude.

Parce qu'il a fait pour moi de grandes choses. Il n'a pas fait pour moi une seule grande chose, mais beaucoup de grandes choses. C'est une grande chose que je sois vierge, c'est une grande chose que je sois mère, c'est une grande chose que je sois tout à la fois l'une et l'autre, et vierge et mère. Et mère de qui ? De Dieu, unique engendré, de l'artisan et du sauveur de toutes choses.

Il a fait pour moi de grandes choses. Impossible de décrire, impossible de concevoir même la grandeur ou la multitude des biens qu'il a faits pour moi. Et qui est donc celui-là qui a fait pour toi de si grandes choses ?

« Celui qui est puissant, et saint est son nom » (Lc 1, 49). Ne vous étonnez pas, ne dites pas : Comment cela peut-il se faire ? Il est puissant celui qui a fait cela ; il est puissant, et même tout-puissant. Notez la puissance de celui qui a pouvoir de faire tout ce qu'il veut. Grandes sont les choses que vous remarquez en moi, mais grande est cette puissance qui a fait de si grandes choses en moi. A partir des grandes et étonnantes choses qu'il a faites en moi, évaluez sa grande, son étonnante puissance.

Et pourquoi a-t-il fait pour toi de si grandes choses ? Parce que saint est son nom. C'est la seule cause des si grandes choses qu'il a faites pour moi : saint est son nom. C'est en raison de son nom, et non de mon mérite, qu'il a fait pour moi de si grandes choses. Il a voulu déclarer en moi son nom qui est admirable, saint et ineffable. Quel est ce nom ? - Bon. Car nul n'est bon, sinon Dieu seul (Mc 10, 18). C'est donc en raison de sa seule bonté qu'il a fait pour moi de si grandes choses, parce qu'il a voulu déclarer en moi et sa puissance et sa bonté ; en effet, il est puissant, singulièrement, et saint est son nom. Et de même que son nom est saint en lui-même, de même il est sanctifié aussi en nous. Comme il est prédestiné de toute éternité en lui-même, ainsi il est accompli en nous.

« Et sa miséricorde de lignage en lignage » (Lc 1, 50).

Lequel ? - Sa miséricorde. Où ? – De lignage en lignage, de Judée à toutes les nations, ou du début du siècle à la fin, sa miséricorde s'emploie, non au hasard, mais pour ceux qui le craignent. Dieu ne fait pas acception des personnes. Le Juif et le Grec, le barbare et le Scythe, l'esclave et l'homme libre, l'homme et la femme, en toute nation et en tout lignage, s'il craint Dieu et pratique la justice est bienvenu pour lui.

Sa miséricorde pour ceux qui le craignent. On commence par la crainte pour parvenir à son amour. Qu'ils ne désespèrent pas ceux qui craignent encore du fait de leurs péchés, car sa miséricorde est sur ceux qui le craignent. Sa miséricorde remet les péchés à ceux qui le craignent ; la rémission des péchés nourrit l'amour pour ceux qui en ont soif; mais ceux qui l'aiment connaissent son nom. L'amour même est connaissance (Grégoire). Mais nous aimons d'autant moins que nous nous éloignons davantage de la connaissance. Et si nous ne pouvons encore l'aimer parfaitement, parce que nous ne le connaissons pas parfaitement, craignons du moins avec amour. Car celui qui craint sans amour n'est pas fils, mais esclave, et cette crainte appelle la peine, non la miséricorde.

« Il a exercé la puissance par son bras » (Lc 1, 51).

Certes, par nature, nous étions fils de colère (Ep 2, 3), mais par la rédemption de Jésus-Christ nous sommes devenus fils de miséricorde ; parce qu'il a exercé la puissance par son bras, enchaînant le fort et pillant ses meubles (Mt 12, 29). Du reste, si le Fils ne nous avait libérés et réconciliés avec Dieu par sa mort, il n'y aurait pas sur ceux qui le craignent une douce miséricorde, mais une justice rigoureuse.

Parce qu'« il a dispersé les êtres superbes en l'esprit de leur cœur » (Lc 1, 51).

Puis donc que toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité (Ps 24, 10), comme ci-dessus il s'agit de la miséricorde, par laquelle il rachète les humbles, de même à présent il s'agit de la justice dont il juge les superbes, et il a établi comme une double enceinte, traitant à tour de rôle des uns et des autres,

Il a dispersé les superbes. Depuis le commencement du monde, tant les hommes que les anges qui s'enorgueillissent sont dispersés. Il a été chassé du ciel le grand dragon (Ap 12,9), Satan, et dispersé dans cet air ténébreux, parce qu'il n'a pas voulu rester dans l'unité de la vérité. Celui en effet qui n'est pas rassemblé dans la vérité de Dieu est dispersé dans sa propre vanité (veritate - vanitate). Ils ont été dispersés les superbes qui ont édifié la tour de Babel (Gn 11), puisque l'unité de leur langage s'est déchirée en multitude. Tout superbe est dispersé par cela même dont il s'enorgueillit. Qu'est-ce en effet que la superbe, sinon une poussière soulevée en l'air et dispersée au vent ?

Il a dispersé les êtres superbes en l'esprit de leur cour, c'est-à-dire ceux qui s'enorgueillissent de l'esprit de leur cœur. Quel lumineux secret a ouvert le repaire de la pire arrogance !

Il y a en effet une superbe pour ainsi dire brute et vile qui est à la portée de tous, même des sots ; elle s'attarde surtout dans la volupté des sens charnels, comme de prendre plaisir de l'éclat de la chair, de la beauté du vêtement, de la volupté repue de nourriture ou de quelque désir immonde.

Il en est une autre, qui se voit plus belle et qui pourtant est bien plus honteuse, comme de s'élever au-dessus des autres à cause de sa science, de son pouvoir, ou de la subtilité de son esprit, et de tenir les autres pour un troupeau en comparaison de soi, et c'est surtout cette superbe qui s'empare d'ordinaire des grands de ce siècle.

Il est un troisième genre de superbe, le plus effroyable. C'est de se glorifier en soi-même de ses vertus, de ses miracles, de la compréhension de la langue des anges et des mystères célestes (1 Co 13, 1-2). Car ce sont ceux qui s'enorgueillissent de l'esprit de leur cœur qui ont les yeux humblement baissés au-dehors, mais au-dedans pleins d'arrogance. Que veut dire, en effet, « de l'esprit de leur cœur » ? L'esprit (mens) est la subtilité de l'intelligence ; le cour, l'affection (affectio) de la vaine gloire. Et c'est à juste titre qu'on précise « leur » cœur ; car, même s'ils tiennent de Dieu quelque science, c'est d'eux-mêmes pourtant qu'ils tiennent l'arrogance.

Il a dispersé les superbes de tout genre : les bêtes des champs, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer (Ps 8, 8-9).

Ceux-là sont des poissons qui rompent les filets, qui creusent des subtilités, qui, parmi les fidèles, paraissent humbles comme dans l'eau, et pourtant ils ne sont pas de la douceur du fleuve, mais de l'amertume de la mer. Les poissons sont de la mer ; c'est pourquoi ils parcourent les sentiers de la mer (Ps 8,9) et non du ciel. Car, même s'ils perçoivent quelque chose de céleste, comme en sautant dans l'air, ils s'enfoncent tout au fond de la mer. Quant aux oiseaux du ciel, ils s'élèvent d'une superbe manifeste, parce que, pour une gloire temporelle, ils se font l'effet de toucher les astres de la tête. Tel l'histoire sainte nous décrit Antiochus (1 M 1) ou Hérode (Ac 12); tels, même de nos jours, il est loisible d'en voir beaucoup, non à travers un livre, mais à travers nos larmes. Les bêtes de la terre, ce sont les hommes adonnés seulement à la goinfrerie et à la luxure ; ils se déprennent plus facilement des filets du diable que ceux qui sont prudents à leurs propres yeux.

Donc, il a dispersé les superbes en l'esprit de leur cœur, parce qu'il s'agit de tout genre de superbe ; toutefois, il écrase certains pour qu'ils périssent à jamais, et il en humilie d'autres pour qu'ils reviennent à la vie.

« Il a déposé les puissants de leur siège (Lc 1, 52).

D'abord, il a affaibli par sa puissance les démons, recteurs de ces ténèbres (Ep 6, 12), qui étaient puissants par l'effet de leur méchanceté, et, exterminant le Jébuséen de Jérusalem, il y a placé le siège de son royaume.

Il a déposé aussi les puissants de leur siège, quand le discours parvint au roi de Ninive (Jon 3), c'est-à-dire jusqu'aux empereurs de ce siècle ; et il descendit de son trône et se vêtit de sac et de cendres ; il s'humilia pour détourner la colère de Dieu. Il a déposé Saül, et il a exalté David (2 S 6). Il a déposé aussi le superbe Achab de son siège, comme il le dit à son prophète : N'as-tu pas vu Achab humilié devant moi (i R 21, 29) ? Mais parce qu'il n'a pas persisté dans l'humilité, il n'a pas exalté l'humble, mais il a condamné le superbe. Il dépose aussi chaque jour les puissants de ce siècle, les uns il est vrai pour le supplice éternel, les autres pour le règne de l'humilité. Il tient dans sa main sa balance : il fait miséricorde à qui il veut et il endure qui il veut (Rm 9, 18). Mais pourquoi donc condamne-t-il un tel qui est déposé, et sauve-t-il tel autre qui est

imposé (depositum - impositum) ? Lui-même garde pour lui ce secret dans ses trésors. Une seule chose peut être tenue pour certaine, c'est que, si nous ne sommes humiliés, nous ne sommes pas sauvés.

« Il a comblé de biens les affamés » (Lc 1, 53).

D'abord il a humilié, ensuite il a donné pâture. L'esprit du prophète raconte déjà le futur comme passé. Les affamés ne sont pas encore comblés de biens. Car s'ils sont comblés de biens, comment sont-ils affamés ? Et s'ils sont affamés, comment sont-ils comblés de biens ? A moins que selon la parole : Les anges désirent le voir (1 P 1, 12), eux qui pourtant voient toujours la face du Père (Mt 18, 10), il ne faille dire : et ils sont affamés et ils sont comblés de biens. Ils ont désir dans la satiété et satiété dans le désir. Mais cette satiété est sans écœurement, et cette faim sans tourment; bien mieux, cette heureuse faim toujours les rassasie.

Mais il n'en va pas sur le chemin comme dans la patrie. Sur le chemin, ils ont faim et soif de la justice ; dans la patrie, ils seront rassasiés quand la gloire sera manifestée . Et pourtant, même ici sur le chemin, les affamés sont comblés de biens, parce qu'il leur donne nourriture en temps opportun (Ps 144, 15). Ils sont comblés de biens, ils sont purgés de maux. Ils sont comblés de biens, c'est-à-dire des dons du Saint-Esprit. Les affamés sont comblés, non les rassasies ; les pauvres sont saturés, car il a renvoyé les riches les mains vides (Lc 1, 53).

Riche était Esäü, c'est pourquoi il n'a eu cure des dons de son frère. J'ai beaucoup, dit-il ; que ce qui est à toi reste à toi (Gn 33, 9). Riche était Jethro, prêtre, parent de Moïse (Nb 10, 29-30); aussi n'a-t-il pas voulu consentir à aller avec lui vers les biens avait promis à Israël. Riche était Hiram, roi de Tyr (1 R 9); aussi dédaigna-t-il les cités que Salomon avait mises à part pour lui.

Ne t'estime donc jamais riche et comblé, de peur que tu ne sois renvoyé vide et creux à tes yeux. Dis toujours au Seigneur, ton Dieu : Je suis pauvre et indigent (Ps 69, 6). Dans ta main, Seigneur, sont le pain et le vêtement pour mon âme (Gn 28, 20-22). Si tu me donnes du pain à manger et un vêtement pour me couvrir, tu seras pour moi un Dieu, et cette pierre en sera le signe. Mais si nous donnons la main à l'Egypte et aux Assyriens pour qu'ils nous rassasient de pain (Lm 5, 6), déjà nous tendons nos mains vers un dieu étranger (Ps 43, 21). C'est donc pour

cela que Dieu nous pâit et nous vêt sur ce chemin et comble les affamés de biens, de ses consolations, pour qu'enfin nous devenions Israël, c'est-à-dire des contemplatifs.

C'est alors en effet, dans la contemplation, qu'il a reçu Israël son enfant (Lc 1, 54).

Tant qu'il est appelé Jacob, il transpire dans les travaux ; il sert, à l'étranger c'est vrai, mais fidèlement. Mais dès qu'il est retourné vers son père avec tout son avoir, il est alors doté d'un autre nom : Israël, parce que le Seigneur a reçu Israël son enfant. Il l'a reçu, revenant de Mésopotamie, de Syrie (Gn 35, 10), fatigué de travaux et de peines, et soupirant déjà du désir de voir la face du père. Il l'a reçu pour le nourrir, reçu pour le parfaire et pour le conduire jusqu'à sa face.

Il a reçu Israël son enfant, non l'orgueilleux, mais l'humble ; non le velu, mais l'imberbe; non le chasseur, mais le pasteur. Et pourquoi l'a-t-il reçu ?

« Il s'est souvenu de sa miséricorde » (Lc 1, 54). La seule raison pour laquelle il l'a reçu, c'est pour montrer les richesses de sa gloire envers des vases de miséricorde qu'il a préparés pour la gloire (Rm 9, 23). Dieu semblait avoir oublié de faire miséricorde, en différant jusqu'à la fin des siècles d'envoyer son fils. Mais il s'est rappelé ce qu'il n'a jamais oublié pour que nous nous souvenions toujours et chantions à jamais les miséricordes du Seigneur (Ps 88).

Il a reçu Israël son enfant. Il a reçu sa nature, il a reçu sa cause, il a reçu son affaire ; le père a reçu son fils ; dans le fils il a reçu son enfant Israël, tout son corps depuis le premier juste jusqu'au dernier. Il l'a reçu en odeur de suavité (Lv 2,9), en sacrifice du soir (Ps 140, 2). Il le recevra pour l'héritage imputrescible et sans souillure (1 P 1, 4), réservé dans les cieux. Il s'est souvenu de sa miséricorde (Lc 1, 54).

Note bien que la finale de ce cantique est la miséricorde. Il a commencé par la miséricorde, il s'achève par la miséricorde, il tourne partout autour de la miséricorde.

« Comme il l'a dit à nos pères » (Lc 1, 55).

C'est le dernier verset qui complète le décalogue, qui achève en dix courtines le tabernacle (Ex 36, 8). Dans ce verset, la vérité des promesses de Dieu, l'autorité de l'un et l'autre Testament et l'unité de tous les croyants sont attestées et convenablement rapportées à toutes et à chacune des assertions faites ci-dessus. C'est comme s'il disait : Il a fait telle et telle chose pour moi celui qui est puissant, miséricordieux, juste et véridique en toutes ses paroles et en toutes ses œuvres. Ainsi, dis-je, il a accompli en acte toutes choses comme il l'a dit à nos pères.

Certes il a parlé une fois, le Dieu qui a créé toutes choses.

Mais ce qui a été fait une fois en lui-même, dans l'éternité, n'a pu être signalé en une fois à ceux qui descendent le cours du temps. C'est pourquoi il a parlé à maintes reprises et sous de multiples formes aux pères (He 1,1). Et pourtant un tout petit nombre a eu connaissance de cette parole, et encore très limitée et obscure, jusqu'à ce que, en dernier lieu, il nous ait parlé par le fils (He 1, 2) qui s'est fait expressément connaître. Toutefois, même alors, cette parole n'a pas paru évidente, sinon à un tout petit nombre, dans un miroir et en énigme (1 Co 13, 12), jusqu'à ce qu'enfin, en tout dernier lieu, l'engendré du sein du Père, avant Lucifer, soit connu des élus dans les splendeurs des saints (Ps 109, 3).

Dès le début donc il a dit à nos pères ce qu'il a commencé à montrer à la fin des siècles, à savoir qu'une seule et même pierre assemblerait, dans la construction d'une seule foi et de la charité, les anciens pères et les fils nouveaux, et qu'il y aurait une seule et belle colombe (Ct 6,8) qui croirait celui qui doit venir et recevrait celui qui vient. Parmi ces pères, le plus éminent, le premier et le plus grand fut Abraham. Tous les fidèles sont tenus pour être de sa lignée (Rm 4), eux qui, même maintenant, Dieu parle à travers une colonne de nuée le jour et à travers une colonne de les la nuit (Ex 13,21). et parlera dans les siècles à venir, non dans un miroir, ni par vision, ni en songe, mais par lui-même, il parlera une fois pour toutes, face à face (1 Co 13, 12), lorsqu'il remettra le royaume à Dieu le Père (1 Co 15, 24), et Dieu sera tout en tous (1 Co 15, 28) A

Conclusion sur S. Bernard et la prière (La Roche du Theil)

C'est la finale du Traité de S. Bernard sur «La conversion » (§§ 23-30) qui nous permettra d'ajuster au mieux la perception de S. Bernard sur la 'prière'.

L'étude très fouillée de Bernard sur la « Conversion adressée aux clercs », l'amène en finale du Traité, à rapprocher la prière contemplative de la démarche de « conversion » : elles sont en connexion inter dépendantes.

L'échelle des 'Béatitudes' (Mt 5, 2-12), conduit seule à « l'élévation de toute la personne humaine vers Dieu ». Sous la touche progressive des Béatitudes raison, volonté et mémoire vont progressivement se mettre à l'écoute, et entreront en 'conversion' Depuis le coup de clairon initial : *'Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume de Dieu est à eux'*, jusqu'à la Béatitude des *'artisans de paix'* et des *'persécutés pour la justice'*(Mt 5, 9-10), Bernard présente toutes les étapes de la conversion de la raison puis de la volonté, et la purification de la mémoire, permettant à l'homme converti d'être en état d'accueillir le don de la foi qui s'exprime dans la prière d'adoration, de louange et d'intercession.

« Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau (de la Loi ancienne) et vous trouverez le repos pour vos âmes » (Mt 11, 29). Vous accéderez à la prière du cœur.

« Seul l'Esprit-Saint peut le révéler cet « éclat de la pureté et la pleine vision de la Vérité, ainsi que la voix si douce du Consolateur de l'âme qui remplit l'oreille du cœur d'allégresse »...

« Avide des délices incomparables de la charité, l'âme, après avoir rasé épines et ronces qui la déchiraient auparavant, inondée par l'onction de la miséricorde, repose dans le bonheur d'une conscience en paix », toute livrée à la prière d'intime union à Dieu.

Seul l'Esprit-Saint peut le révéler. En vain tu consultes les livres, cherche plutôt l'expérience. C'est la sagesse dont l'homme ignore le prix... ; c'est la

Douceur de Dieu : à moins de la goûter tu ne la verras pas. 'Goûtez, est-il dit, et voyez comme est doux le Seigneur (Ps 33, 9). C'est la manne cachée, le nom nouveau que nul ne connaît sinon celui qui le reçoit (Ap. 2, 17). Ce n'est pas l'instruction mais l'onction qui l'enseigne (1 Jn 2, 27) ; ce n'est pas la science mais la conscience qui le fait saisir ; c'est là le Don Sacré »...

Revenir à son cœur, à l'intime de sa conscience, pour saisir le Don Sacré de la Prière telle est l'exhortation laissée par S. Bernard ; pour être un « priant » authentique, il convient de 'revenir à son cœur purifié des entraves à l'amour :

... **REDIRE AD COR** (Is 46, 8).

(« Pécheurs, Revenez à votre cœur ! »)

*